

COMPRENDRE—COMMUNIQUER - ENSEIGNER

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

AOÛT 2019

N° 43

SOMMAIRE

- p. 2 : suite édito
- p.3 : **Grandeurs et misères des associations**
Jean-Marie KroczeK
- p.4 : **Des livres retrouvés**
François Richaudeau
- p.5 : **Fernand Baudin : typographe**
François Richaudeau
- p.6 : **Dialogue photographique avec Jean Bosco**
Brigitte Lebioda,
- p.7 : **La peinture carte aborigène comme titre de propriété**
Alain le Métayer
- p.8 : **Le dictateur dicte une dictée.**
Dominique Grandpierre
- p. 9 : **Territoires vivants de la république**
Benoît Falaize
- p. 10 : **La belle lettre urbaine**
Henri Mèrou
- p.11 : **Le français, première langue mondiale ?**
Dominique Grandpierre
- p. 12 : **Des histoires à faire rêver**
- p. 13 : **Un monde digne de ses enfants.**
Pablo Casals.
- p. 14 : **Ars longa, vita brevis**
Tibère Popovici
- p 15 : **Le pêcheur-poète**
Jean-Luc Pouliquen.

EDITO

Notre association reconnue d'intérêt général

A l'issue d'un examen approfondi, à partir d'un volumineux dossier, les services fiscaux, ont reconnu l'espace pédagogique et patrimonial François Richaudeau de Sisteron d'intérêt général. Tels que l'association a défini ses objectifs, **l'intérêt général** apparaît clairement :

- Faire vivre un patrimoine en développant des projets et des actions concrètes afin de participer pleinement à la démocratisation et à la démocratie culturelles

- Dynamiser un réseau à travers la publication de la *Gazette de Lurs*

- Organiser des manifestations culturelles des expositions, salons du livre, ateliers d'art de calligraphie ou d'écriture...

- Aider les populations en particulier fragilisées à s'approprier la langue française ou à la perfectionner, accompagner les évolutions personnelles et professionnelles

- Mettre à disposition des adhérents une bibliothèque spécialisée et tout document d'autoformation

- Diffuser les livres de l'association « Lire, c'est partir »

(...)

Notre association reconnue d'intérêt général

(...)

L'association ne fonctionne pas au profit d'un cercle restreint de personnes mais au profit de tous, pour un réapprentissage ou un perfectionnement de la lecture et de l'écriture.

L'activité de l'association ESSPPAS présente donc **un caractère social**.

En parallèle, le **caractère non lucratif** est avéré, la gestion désintéressée est évidemment retenue puisque l'association ne comporte aucun permanent. Le Code Général des Impôts prévoit que la réduction d'impôt s'applique aux dons effectués au profit d'œuvres ou d'organismes ayant un caractère philanthropique, éducatif, scientifique, social, humanitaire, sportif, familial, culturel ou concourant à la mise en valeur du patrimoine artistique, à la défense de l'environnement culturel ou à la diffusion de la culture de la langue et des connaissances scientifiques françaises.

Notre association répond aux critères lui permettant d'établir des reçus fiscaux aux personnes qui lui consentent des dons. Le contribuable peut ainsi choisir d'aider une petite association parce que son budget est très modeste et qu'elle peut se trouver en difficulté pour poursuivre ses projets de conservation et d'animation d'un patrimoine scolaire et culturel irremplaçable.

Ainsi, notre association fait appel à la générosité des lecteurs de La Gazette de Lurs, des amis de François Richaudeau et plus largement à toutes celles et ceux qui veulent défendre une conception culturelle de la lecture et de l'écriture.

Jean-Marie Kroczek

Adressez vos dons à :

EssPPas 45, place René Cassin
04200 Sisteron

Iban

FR15 2004 1010 0810 4217 3L02 989
PSSTFRPPMAR



GRANDEURS ET MISÈRES DES ASSOCIATIONS

L'état et les collectivités locales ne peuvent pas satisfaire les besoins exhaustifs des citoyens, ce n'est d'ailleurs pas leur rôle. Le droit d'association a été institué pour permettre à des personnes de se réunir en vue de partager un intérêt commun et d'agir. Dans ce cadre, les associations, dans l'esprit de la loi de 1901, contribuent, à côté des structures institutionnelles, à la vie civique du pays en agissant au plus près du terrain, en enrichissant par leurs actions la vie sociale et en prenant en charge des secteurs innovants ou peu concernés voire délaissés par les services publics.

Sur le territoire national, les associations sont très nombreuses (1 500 000) et extrêmement diversifiées. 22 millions de bénévoles agissent dans le cadre de ces associations c'est-à-dire un gisement humain dévoué et de grande qualité.

S'associer et se réunir est une liberté fondamentale. La liberté d'association est un principe reconnu par les lois de la République qu'il convient de préserver et de renforcer.

Cependant le risque d'instrumentalisation existe et nombre de structures ne sont que des pseudo associations. Par exemple, certaines associations para-municipales ne sont que des montages financiers et humains palliant des insuffisances locales et jouant sur l'ambiguïté de l'identité entre monde associatif et institution municipale pour mobiliser des financements. Avec ces associations à but lucratif, on s'éloigne de l'esprit de la loi de 1901.

D'autres associations de bonne volonté se trouvent pieds et poings liés face à leurs financeurs qui peuvent intervenir, de ma-

nière détournée sur leurs orientations idéologiques, leurs productions, voire le choix du bureau.

C'est tout à l'honneur de certaines collectivités locales de s'éloigner du modèle du clientélisme électoraliste qui sévit dans nombre de communes et de comprendre que le financement motivé qu'elles accordent aux associations va permettre de poursuivre des projets soutenus par la collectivité, de sortir la tête de l'eau dans les moments difficiles et de tendre vers la pérennité.

Le monde associatif est à la fois fort et fragile ; pour préserver son identité et son efficacité il doit conserver son indépendance, agir dans l'intérêt public et veiller à un fonctionnement démocratique en tant que représentant des cellules de base de la vie en société.

C'est vers ces buts que tend modestement notre association héritière d'une des premières associations créées trois ans, après la loi de 1901 à Barcelonnette, dans les Alpes de Haute Provence. Notre association créée en 1904 représente un patrimoine à un double titre, d'une part elle préserve un patrimoine scolaire et culturel et d'autre par son existence à elle seule est également un patrimoine dans la mesure où elle est un exemple de structure ayant résisté au fil du temps par son objet et les objets conservés.

Jean-Marie Kroczek

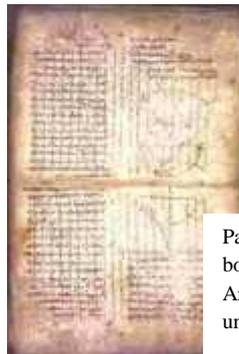
DES LIVRES RETROUVES

C'est au 12^e siècle, qu'apparaissent les premiers moulins à papier en Europe occidentale ; le papier, bien moins coûteux, remplaçant dans les scriptoria le coûteux parchemin (peau de mouton ou de chèvre) comme support des manuscrits. Support si coûteux, qu'il était courant d'utiliser deux fois la même page de parchemin pour écrire successivement deux textes différents. Comment ? en grattant le premier texte, jugé sans intérêt par le scribe à son époque et dans son environnement culturel, ou rédigés dans un grec ancien devenu illisible. Mais peut-être un traité de Platon, une tragédie de Sophocle ... l'une de ces nombreuses œuvres dont nous connaissons l'existence, mais disparues de nos bibliothèques. Et l'on comprend la fascination de paléographes et hellénistes pour ces produits hybrides nommés *palimpsestes*. Mais il faudra attendre les arrivées de l'imagerie numérique multi spectrale et de l'informatique pour retrouver et afficher sur l'écran d'un ordinateur les textes premiers que les parchemins avaient gardé dans leurs chairs. On estime actuellement à un millier le nombre de palimpsestes détenus en occident ... dont peut-être quelques uns changeront nos idées sur le monde antique. Un millier de ces textes-doubles ai-je écrit, âgés aux environs d'un millénaire. Et maintenant à l'ère de l'informatique ? Paradoxalement, le passage de la plume d'oie au clavier branché sur un logiciel aura réactualisé le concept de pa-

limpseste. En effet, grâce à la prodigieuse capacité du disque dur de notre ordinateur, nous fabriquons tous des palimpsestes : sans le savoir ; et si nous le savions sans pouvoir l'interdire. En effet, le fait de commander l'effacement d'un fichier ne fait pas disparaître son contenu ; celui-ci ne sera éliminé que si une nouvelle information y est enregistrée en s'y substituant. Mais alors plus « profondément » ses traces subsisteront, et ce sera la tâche d'experts possesseurs de techniques d'analyses microscopiques, de les retrouver dormant parfois sous cinq couches successives d'effaçages.

Nous sommes alors en train d'accumuler des millions de textes inertes, en sommeil pour des années ... Une énorme mémoire virtuelle de livres oubliés de notre monde du troisième millénaire. ... oubliés mais toujours là - présents - dont quelques-uns - un seul peut-être - un jour seront sortis pour une nouvelle vie, une relecture

François Richaudeau



Palimpseste XII^e. D'abord copie œuvre d'Archimède, gratté pour un livre de prières.

FERNAND BAUDIN : TYPOGRAPHISTE



L'ouvrage objet du présent compte-rendu est rédigé en trois langues : néerlandais, français, anglais. Cette triple référence linguistique nous éclaire sur la personnalité culturelle de l'auteur et sur son œuvre typographique :

au carrefour - ou plus exactement à la conjonction - de trois grandes écoles de pensée. D'Érasme à René Descartes et Francis Bacon. Et riche de grands créateurs typographiques : on pense (parmi beaucoup d'autres) aux Elzévir néerlandais ... à Garamond français ... à Baskerville anglais. Ajoutons que l'auteur maîtrise également la langue allemande, et l'on comprendra l'intérêt apporté à son œuvre ... et à ses théories sur « la chose typographique ». Théories soutenues par une érudition quasi parfaite, par un respect autoritaire du classicisme et l'obsession de la sobriété.

L'inventaire de ses activités nous en révèle l'importance qualitative et quantitative ; des livres (typographie, mise en page, couvertures), des organisations et des catalogues d'expositions, des rapports professionnels, des articles et préfaces, des affiches et publicités (ce n'était pas sa tasse de thé), des conférences, le tout sanctionné par de multiples hommages et grands prix accordés par des organismes renommés internationaux. Ainsi Fernand Baudin a été élu vice-président (à vie) de l'Association Internationale de Typographie

En France, il avait très tôt rejoint les Rencontres Internationales de Lure animées par Maximilien Vox, intervenant dans les débats et prononçant plusieurs conférences. Pour les éditions Retz, il avait rédigé un chapitre

dans *l'Encyclopédie de la Chose Imprimée* dirigée par John Dreyfus et moi-même. Et écrit le livre *la Typographie au Tableau Noir*. Où, dans ce dernier, il révélait l'un de ses talents ignorés, la calligraphie : plusieurs chapitres étant non pas composés mais écrits de sa main. Pour les Éditions du Cercle de la Librairie, il avait écrit l'énorme *Effet Gutenberg* : un colossal rassemblement d'informations, de commentaires, de réflexions, sur les cinq siècles «gutenbériens». Dans le compte-rendu élogieux que j'en avais fait, j'opposais sa typographie «uniforme» allant jusqu'à éliminer tirets, guillemets et parenthèses «afin de troubler le moins possible la surface de lecture» à une typographie fonctionnelle, volontairement animée, parsemée de signaux graphiques pour aider à une lecture active. Le débat reste ouvert.

François Richaudeau.



POUR UN DIALOGUE ENTRE PHOTOGRAPHES ET ECRIVAINS

Qu'avions-nous réellement en tête, lorsqu'en 2013 nous lançons les premières rencontres de l'Automne photographique en Champsaur (Hautes-Alpes) . Un salon photographique en plein milieu rural ... vous n'y pensez pas ! ...

Dès la seconde année, nous proposons aux photographes intéressés de travailler sur un « Dialogue photographique » avec un écrivain.e.

Le premier d'entre eux fut Jean Giono, auteur connu s'il en est et (presque) local. Rencontre avec une œuvre dont certains pans sont parfois peu ou pas connus du grand public. Rencontre avec des « Amis de Jean Giono », dont Jacques Meny, son actuel président, qui a œuvré avec nous pour que cette manifestation soit de qualité littéraire autant que photographique : lectures publiques, tables rondes ...

Ce qui a pu paraître une gageure aux yeux de certains – et il vrai que cette approche croisée verbale et non-verbale pouvait facilement dérouter – s'est révélée une force démultipliant les propositions, explorant le temps des hommes et celui des choses, laissant aux regards la possibilité d'interpréter sans arrière-pensée, acceptant la contradiction des approches.

En ouvrant les « dialogues photographiques » avec des écrivain.es nous souhaitions croiser les regards, les visions des uns et des autres.

Nous espérons que les participants interrogent les limites, les hors-champs de leur art et leur conception du monde.

Ils ont répondu et ont à chaque fois été médiateurs, « éveilleurs » de conscience, faisant en cela écho aux œuvres des successeurs de Jean Giono que furent Samivel (également ami du premier) et Jack London aux engagements et curiosités multiples. Francis Ponge, Alexandra David-Néel, dans des registres tout à fait différents mais au combien propices à l'imaginaire tout autant qu'au regard sur le quotidien ont plongé artistes et visiteurs dans des mondes pour beaucoup inconnus. Toujours, les photographes présents ont relevé le défi d'une co-construction, avec l'auteur bien sûr, mais aussi avec les visiteurs.

Depuis 2013 ce sont des réservoirs d'histoires qui se sont créés, non pas au sens de l'accumulation – encore qu'elle puisse avoir des intérêts – mais à celui de l'acculturation.

En éveillant, en bouleversant nos imaginaires (et que c'est bon d'être bouleversé !) et celui des autres

nous acceptons de nous trouver confrontés à d'autres visions, d'autres attendus : « ce n'est pas ça la photo » avons-nous entendu parfois ... Sans doute, dans le milieu littéraire les mêmes questionnements peuvent-il s'entendre.

Qu'est-ce donc que la photo ? Qu'est-ce que la littérature, l'écriture ? Quels liens, quelles passerelles, quelle création, créativité tisser entre les deux.

Quels regards créatifs et critiques espérons-nous apporter notamment aux plus jeunes ?

Pour l'édition de 2019, qui se tiendra les 5 et 6 octobre à Manse, sur la commune de Forest-Saint-Julien, c'est Henri Bosco que nous avons souhaité « inviter ». Bien que contemporains et presque « voisins » lui et Jean Giono ne se sont que peu rencontrés. Ils ont chacun bâti une œuvre centrée pour beaucoup sur la Provence, mais aussi la Camargue et au-delà des frontières administratives françaises. Des œuvres qui donnent à voir des milieux et des approches pourtant totalement différentes.

La création – littéraire, artistique, photographique et plus généralement tout medium confondu – est là pour nous aider à prendre des chemins de traverse, gravir des cols improbables, nous amène à butter (à tomber parfois ?) mais est toujours prête à nous tendre la main pour refuser le conformisme et accepter les alternatives.

C'est à cela aussi que nous convieront Christian Morzewski et Jean-François Jung de « l'amitié Henri Bosco », en nous proposant d'emprunter avec eux certains chemins détournés de l'œuvre bosquienne, à l'affût de ses ombres fugitives et de ses habitants – humains et non humains – tout autant énigmatiques que fascinants.

À l'heure où notre environnement a de quoi nous donner le vertige, ce plaisir, cette envie de donner à voir, ou plutôt d'amener à deviner, imaginer, comprendre la vie des hommes est un objet politique, une intrusion contre la massification des pensées. Une intrusion qui nous plaît bien, à Regards Alpains.

Brigitte Lebioda,

Présidente de l'association Regards Alpains

LA PEINTURE / CARTE ABORIGÈNE

La peinture / carte aborigène comme titre de propriété

Dans les deux articles précédents (cf. Gazette de Lurs n° 39 et 40), nous avons tenté de montrer en quoi la carte, comme image graphique synthétique, pouvait avoir comme fonction, au-delà de représenter un territoire géographique réel, de symboliser des états mentaux, des valeurs morales, des récits... La visite du Musée des Confluences de Lyon nous fait percevoir une autre fonction qui nous avait échappée.

Dans une sorte de cabinet de curiosité, que constituent les collections rassemblées dans ce nouveau bâtiment aussi laid que prétentieux, sont présentées quelques « œuvres d'art » (1) d'aborigènes australiens. A la lecture de leurs cartels, il apparaît que ces peintures apparemment abstraites, constituées de points et de lignes, sont en fait des cartes de territoires à la fois mythiques et réels.

La tradition aborigène associe, en effet, la création des paysages aux actions d'êtres mythiques qui parcourent la terre. La trace de leurs itinéraires dessine une carte mythique qui s'inscrit dans l'espace réel. Certains « artistes » aborigènes initiés ont la capacité de se projeter mentalement ou de s'immerger dans le lieu qu'ils peignent, en quête de connexions à la fois spirituels et physiques avec le territoire.

L'individu initié est ainsi dépositaire d'un segment de ces parcours. Il possède des droits sur ses représentations picturales.

On sait que la colonisation britannique, au XVIII^e siècle, s'accompagna de la négation des droits des aborigènes sur leurs terres, nommées « terra nullius ». La mémoire de cette dépossession, des massacres et de la violation des sites sacrés a alors été effacée de l'histoire officielle. La peinture aborigène retrace ces épisodes. En Australie centrale, chaque individu reçoit, à la naissance, des droits sur un ou plusieurs sites sacrés. Peindre ces sites consiste alors à réaffirmer son appartenance à un lieu et sert de titre de propriété. Certains motifs peints ont été utilisés, devant des tribunaux, comme preuve d'un lien traditionnel à un territoire. Ce dernier point est intéressant puisqu'il montre que des images peintes servent à récupérer des territoires dont les habitants ancestraux ont été spoliés suite à la colonisation anglaise.

Mais, dans le fond, toute carte dessinée, à la suite de

découverte de *terrae incognitae*, ne prend-elle pas possession symboliquement du territoire pour le compte du commanditaire de l'explorateur, exactement comme le fait de planter un drapeau sur le point le plus haut d'une nouvelle terre conquise ? Plus largement encore, toute peinture figurative, n'est-elle pas représentation et, en même temps prise de possession d'un territoire jusque-là apparemment vierge de toute représentation ? On pense ici aux œuvres des « peintres ambulants » russes du XIX^e siècle ou celles de la grande peinture réaliste américaine décrivant le Far West, au fur et à mesure de sa conquête.

Ne dit-t-on pas aussi de la photographie de portrait qu'elle « prend le mort sur le vif », autrement dit qu'elle prend possession de l'essence d'un individu, de ce qui lui appartient en propre, d'où la réticence de certains peuples à se laisser photographier ?

Finalement, toute image, et la carte en fait partie, en tant qu'elle est synthétique, se situe du côté du stable du permanent, de l'essence, de ce que l'on possède en propre, de l'espace orthonormé, de la géographie, alors que la parole ou l'écrit se réfère plutôt au flux, au changement, à ce que l'on échange, à l'existence, aux vicissitudes de l'histoire.

Alain le Métayer

(1) Les guillemets ne sont pas là pour déprécier les représentations graphiques autochtones, mais simplement pour signifier que les aborigènes ne se conçoivent pas en tant qu'artistes au sens occidental du terme.



LE DICTATEUR DICTE UNE DICTÉE

Sur l'île Ferry, capitale de l'archipel Gratuitéobligatoire le roi Jules est en visite dans une classe avec son ministre de l'éducation monsieur de Blanquefort. Le ministre souhaite lui démontrer les vertus de la dictée.

Visages baissés soumis au rythme de la voix du maître, les élèves sont prêts.

« Dictée sautez une ligne peu rassurés virgule les trois z-enfants observaient l'entrée de l'étroit couloir point t-à la ligne tiret ouvrez les guillemets prêts point d'interrogation fermez les guillemets virgule demanda amanda point t-à la ligne tiret ouvrez les guillemets prêt point d'exclamation fermez les guillemets virgule dit dick dé i cé ca point t-à la ligne tiret ouvrez les guillemets prêt point d'exclamation fermez les guillemets virgule fit jean virgule figeant son regard sur le jour lointain point t-à la ligne tiret ouvrez les guillemets fonçons deux points d'exclamation fermez les guillemets point t-à la ligne et virgule ils foncèrent point de suspension »

Le dictateur a bien dicté la dictée scrupuleusement selon les règles établies depuis bien longtemps : dicter tous les signes de ponctuation et d'organisation du texte, points, passages à la ligne, virgules, ouvertures et fermetures des guillemets, points d'interrogation, points d'exclamation, points de suspension, et points virgule, faire les liaisons. Le dictateur a aussi épilé le nom propre inconnu des élèves.

A la lecture à haute voix des 105 mots du

premier texte, le dictateur et ses deux visiteurs voient apparaître sur les copies des élèves les 47 mots du texte suivant.

Peu rassurés, les trois enfants observaient l'entrée de l'étroit couloir.

- « Prêts ? », demanda Amanda.

- « Prêt ! », dit Dick.

- « Prêt ! », fit Jean, figeant son regard sur le jour lointain.

- « Fonçons !! » .

Et, ils foncèrent ...

- Miraculeux ! Ça tient du miracle ! ...

- Sire, j'étais sûr de vous convaincre ...

- Je ne parle pas de votre fichue dictée. Je parle du cerveau des enfants.

Dominique Grandpierre



TERRITOIRES VIVANTS DE LA RÉPUBLIQUE

En 2002 paraissait *Les Territoires perdus de la République*, un ouvrage collectif dont la titre allait être repris dans le débat public et s'imposer comme une expression allant de soi au sujet des banlieues populaires : il inaugurerait un discours décliniste et de déploration sur l'école. Avec lui, un discours public dominant, pointe avec force et à grand recours de témoignages l'impossibilité pour l'école de la République d'éduquer en banlieue, face à un communautarisme qui aurait pignon sur rue et dans les âmes et face à de jeunes élèves qui seraient antisémites, sexistes, hors des valeurs républicaines. Cette formule de « territoires perdus » a servi, depuis plusieurs années, tous les discours politiques, intellectuels et idéologiques sur le thème de la France qui va mal et de son école menacée par l'obscurantisme des jeunes élèves, principalement des musulmans. Pourtant, dans ces territoires que l'on ne sait désigner que par leurs difficultés, leurs handicaps ou leurs dangers, l'école fait son travail, quotidiennement et avec acharnement, de manière presque invisible. C'est ce que souhaitent démontrer Benoît Falaize et sa trentaine de contributeurs et contributrices dans leur livre « Territoires vivants de la République. Ce que peut l'école : réussir au-delà des préjugés. ». Les auteurs réunis dans cet ouvrage souhaitent, avec énergie, que l'apaisement ce substitue à la polémique, le dialogue à l'invective, la compréhension à la dénonciation. Ils témoignent, et chacun à sa manière, en montrant simplement que les quartiers sont des *territoires vivants*, à l'égal de tous les autres territoires de la République : des lieux où vivent des enseignants, des élèves, des personnels éducatifs, des familles, qui ont droit à l'égalité de dignité, l'égalité de reconnaissance, la citoyenneté. Des *territoires vivants* où l'espoir existe, où l'école n'est pas condamnée, pas plus que le savoir et les valeurs. Ici, comme ailleurs, la République s'applique d'abord et avant tout par l'école.

"Les territoires vivants de la République" est issu d'une rencontre. Il est fait d'actes et d'une réflexion partagée. De Cherbourg à Épinal, de Lille à Marseille, il s'écrit depuis les banlieues de notre pays. Il témoigne d'engagements. Professionnels de l'éducation et de l'enseignement, nous y partageons nos expériences, nos pratiques. L'écrire marque un engagement de plus, dans notre métier comme dans la cité, pour que vive cette belle école.

Les contributeurs enseignants aiment leur métier. De leurs élèves, ils ont appris à connaître et respecter leurs histoires, leurs familles, les territoires de ces écoles ; appris aussi à prendre en compte ce que pensent et disent leurs élèves. À reconnaître leur dignité.

Ces enseignants ne peuvent concevoir notre métier que dans une confiance accordée et partagée. Dans un échange qui leur permet, rentrée après rentrée, d'inventer des projets, des stratégies. De remettre en cause leurs certitudes, de découvrir le plaisir et la vitalité d'une langue et d'une culture qui s'inventent et se vivent dans ces territoires. D'apprendre et d'en être changés.

Appuyés sur leurs années d'expérience, ils affirment très simplement que leurs élèves font partie de notre peuple, de notre République. Celle qu'ils feront vivre, qui nous verra vieillir, et que nous construisons ensemble..."

2019... *Un vœu ? Un souhait ? Un désir ?*

Que l'école de la République, historique et encore véritable cœur vivant de tous les territoires de France, de métropole et d'outre-mer, qui est parfois la seule lueur dans un monde social clivé, déchiré et en souffrance, puisse être portée, en 2019, par l'ensemble des acteurs du système éducatif, parents compris, à égalité des conditions de scolarisation, en toute liberté de ton et d'inventions, et en parfaite fraternité, afin que tous les élèves, il faut dire Tous, résolument, soient accompagnés et portés au meilleur de ce que cette école peut offrir.

D'après Benoît Falaize



LA BELLE LETTRE URBAINE

J'ai toujours voulu que la « belle lettre » sorte de mon atelier, que la calligraphie soit dans les rues. Le métier de peintre en lettres ayant disparu, je me suis organisé pour continuer à peindre sur les vitrines des commerçants, qui ont vu là un moyen sympathique d'échange avec leurs clients et les passants.

En améliorant des outils modernes comme les feutres, ou « markers » j'ai pu m'inspirer de la « ronde », belle lettre scolaire servant pour les titres que j'ai pratiquée et enseignée pendant longtemps. Une lettre terrienne très lisible dans toutes ses dimensions.

Les vitrines lisses me servent de subjectile en me permettant des gestes amples, avec le bras et l'avant-bras : une calligraphie à l'échelle humaine. Je me suis efforcé, avec le temps, de simplifier cette lettre pour la rendre très lisible pour un chaland qui déambule placidement : finis les entrelacs et les fioritures pour la fluidité des textes et leur compréhension.

Il m'est très agréable de travailler « en direct » en créant un dialogue permanent avec les passants et les commerçants et trouver les phrases ad hoc, ni trop longues, ni trop courtes, en essayant de trouver des textes aux rythmes chantants, qui peuvent même intriguer par leurs formes, alitératives ou harmoniques. Beaucoup de passants me rappellent leurs souvenirs d'écriture scolaire en regrettant ce moment.

C'est un jeu urbain.

Autre jeu lettriste consiste à calligraphier sur du papier de soie des Papeteries de Montségur près de Grignan des textes, aphorismes et poésies selon un thème, un événement, avec pour but de les coller sur tous supports extérieurs avec de la colle à papier peint.

Ces papiers très fins (ils font environ 17 au grammes/ m2) ont une gamme de couleurs infinie.

Pour ce faire, il a fallu trouver une plume qui n'agresse pas ce papier et une encre (surtout blanche) qui ne boive pas, qui n'irise pas, ne

traverse pas, et ne se dilue pas dans l'eau de la colle... Ces papiers collés peuvent l'être sur tous supports. Ils épousent parfaitement le moindre grain de ces subjectiles en gardant, en transparence, les couleurs du fond.

Ces petits papiers collés peuvent suivre un parcours, un itinéraire, urbain surtout, à hauteur d'yeux et distraire ainsi les passants. Ils peuvent être complémentaires du cheminement des vitrines.

Ces papiers de soie sont fugitifs : ils s'éliminent au temps qui passe.

Je propose aussi des ateliers où les participants composent et calligraphient leurs propres papiers après une mise en place des modules de lettres en rapport avec la surface à utiliser, la tenue de l'outil, la composition, les couleurs... Ensuite chacun va coller ses œuvres aux alentours.

Il est important d'écrire ses propres textes, de les composer, de les signer et de les coller tous ensemble et de les montrer dans des endroits choisis.

À l'heure où l'élégance de la « chose écrite » disparaît, j'essaie d'apporter un peu de poésie dans les rues... Telle est mon opiniâtre démarche.

PS : Je travaille actuellement sur des écritures visibles de nuit pour de nouveaux parcours ludiques.

Henri Mérou



LE FRANÇAIS, PREMIÈRE LANGUE MONDIALE ?

Le français est la cinquième langue la plus parlée sur la planète, derrière le mandarin, l'anglais, l'espagnol et l'arabe ou l'hindi. Voilà pour aujourd'hui. Et, demain ? Le français pourrait bien occuper la première place du classement à l'horizon 2050. Sur les 274 millions de francophones à travers le monde, plus de la moitié viennent d'Afrique, la plus grande ville francophone du monde est Kinshasa. Et la croissance démographique du continent est telle qu'en 2050, quelque 700 à 800 millions de personnes pourraient parler la langue de Molière. Elle pourrait donc devenir la première ou deuxième langue internationale. 85% des francophones à travers le monde devraient être africains.

Quel français parlera-t-on ? Le français est une langue en perpétuelle évolution. En Afrique, elle cohabite souvent avec des langues locales. Au Sénégal, avec le "francolof", au Cameroun avec le "camfranglais", ou encore en Côte d'Ivoire avec le "nouchi". Cette évolution a même amené plusieurs de ses termes dans les dictionnaires français, comme par exemple : *faroter*, *frimer* ; *s'enjailler*, s'amuser, faire la fête ; *ambianceur*, personne qui aime faire la fête ; *essencerie*, station-service.

Mais, les dictionnaires sont faits à Paris, il y a encore beaucoup de chemin à parcourir pour que le français soit une langue plus "wallonne", "québécoise", "suisse" ou "africaine", pour que le français soit plus francophone.

Ces prévisions ne seront réalisables qu'à certaines conditions. La principale est que l'Afrique francophone continue d'utiliser le français dans la scolarisation des enfants au cours des prochaines années. Il faut que la France fasse le nécessaire en matière d'éducation, d'envoi de professeurs de français en Afrique, alors même que les budgets des instituts français baissent.

Pour ne parler que de l'Afrique Noire, cela fait deux ou trois générations que le français n'est plus enseigné par des locuteurs natifs du français. Leurs enseignants ont été éduqués par des enseignants qui eux-mêmes n'étaient pas des locuteurs natifs. Au fil des générations, le français s'éloigne de celui parlé en France, au Québec, en Belgique, et en Suisse romande. Une distance est en train de se créer. Et elle s'accroît si l'on ajoute à cela un système éducatif mal en point.

Le français de la francophonie ne serait-il pas trop ethnocentriste ? Son centre est l'hexagone, voire Paris. La référence, même encore aujourd'hui, est la

France, le français des Français et le français de Paris, avec tout ce que cela a de mythique. Ce sentiment perdure depuis des siècles, et a influencé la pratique du français et celle de l'apprentissage de la lecture, de la grammaire et de l'orthographe. Avec cette idée qu'il n'y a au fond qu'une seule variété de français légitime : celle de Paris. Et toutes les autres variétés de français seraient quelque part des déviances par rapport à elle.

En réalité le français appartient à tout le monde. Il y a un sentiment d'insécurité linguistique lorsque des francophones sentent que leurs usages diffèrent de celui des Français qu'ils ont en face d'eux. Ils ressentent comme un déficit leur maîtrise de la langue française. Combien d'africains, après des années d'étude universitaire s'entendent dire, lorsqu'ils viennent en France : « Vous parlez bien le français ! ».

Rêvons un peu. Faire évoluer le français sur ce qui n'est que son manteau : l'orthographe ! Une réforme de l'orthographe pour rendre le français plus accessible en changeant quelques graphies de quelques mots. Imaginons, par exemple les milliers d'heures gagnées sur l'apprentissage du participe passé qui pourraient être consacrées à des sujets qui ont beaucoup plus de portée dans la maîtrise du français, comme faire en sorte que les élèves ou étudiants comprennent la langue et soient capables de bâtir une argumentation, construire un discours.

Rêvons encore. Et si, l'évolution de la francophonie inspirait une véritable réforme de l'apprentissage du français.

Dominique Grandpierre



DES HISTOIRES À FAIRE RÊVER

Nous sommes un groupe de personnes issues de formations scientifiques diverses qui ont en commun la diffusion du goût de la lecture chez les plus jeunes aussi bien que chez les plus âgés.

Notre projet pédagogique – "HISTOIRES À FAIRE RÊVER" – envisage un envoi hebdomadaire, par mél, entièrement gratuit, et sans aucun objectif commercial ou financier, de deux histoires (une pour les plus petits et une autre pour les plus grands) qui s'adressent à tous ceux qui aiment lire et qui, en plus, ont envie de rêver... et de réfléchir.

Les histoires, et souvent les poèmes, les cartes postales, les petits textes d'opinion... sont choisis en fonction de leur contenu et proposent une réflexion sur les principes éthiques fondamentaux de notre monde et sur des valeurs telles que la paix, la solidarité, la gratitude, le respect envers soi-même et autrui, la délicatesse, la responsabilité, parmi bien d'autres.

Nous croyons (et nous l'avons souvent constaté au cours de notre expérience de plus de 30 ans dans le domaine de la littérature et de la bibliothérapie) au pouvoir de la thérapie par les petits contes, par les livres... Souvent, à propos de ce que l'on écoute, ou pas, de la bouche d'un ami/élève/patient, on aimerait le voir partir avec un petit conte... à rêver, à réfléchir, jusqu'à la prochaine rencontre/classe/séance, et on aimerait par la suite "démarrer" sur ce petit brin de lumière symbolique... Un conte/livre sur les chemins de

paix pour quelqu'un qui nie son côté belliqueux, un conte sur l'ombre pour celui ou celle qui ont du mal à accepter les "qualités négatives", un conte/livre sur les méfaits du sédentarisme pour un enfant qui ne voit que l'ordinateur en face ou un adulte toujours au travail, un conte/livre qui peut aider à renouer les liens affectifs, aider à mûrir intérieurement, apporter de l'espoir, soutenir l'estime de soi et le respect des autres...

En ce qui concerne les tranches d'âge ciblées par notre projet, les histoires pour les plus jeunes s'adressent à ceux qui fréquentent la maternelle (vous le savez mieux que nous : les éducateurs, parents, grands-parents sont souvent les grands complices au moment de la lecture...) et/ou la primaire. Pour les plus âgés, adolescents et adultes, nous envoyons une deuxième histoire, plus complexe et exigeante (les foyers seniors, les hôpitaux et les prisons reçoivent souvent ces envois hebdomadaires...).

Nous n'avons qu'un seul souhait : que les semences que l'on envoie puissent se multiplier dans vos mains et aider celles et ceux qui les touchent à rêver dans l'espoir et la confiance!

**DES HISTOIRES À FAIRE RÊVER...
POUR VIVRE AUTREMENT !**

Pour recevoir des contes chaque semaine.

histoiresafairerever@gmail.com

fc@histoiresafairerever.com

UN MONDE DIGNE DE SES ENFANTS

Chaque seconde que nous vivons
est un moment nouveau et unique dans l'histoire de l'univers,
un moment qui ne reviendra plus jamais.

Et...qu'enseignons-nous à nos enfants ?
Nous leur enseignons que deux et deux font quatre,
et que Paris est la capitale de la France...

Mais quand leur enseignerons-nous aussi à savoir qui ils sont ?
Nous devrions dire à chaque enfant :
Sais-tu qui tu es ?
Tu es une merveille...
Tu es unique...

Depuis le début des temps,
il n'y a jamais eu un autre enfant comme toi...
Tes jambes, tes bras, l'agilité de tes doigts, ta façon de marcher...
Tu pourrais être...un Shakespeare, un Michel-Ange, un Beethoven.
Tu es capable de réussir en tout.
Oui, tu es une merveille.

Et quand tu seras plus grand,
Oserais-tu faire du mal à quelqu'un qui, comme toi, est une mer-
veille ?
Donc, tu dois travailler, nous devons tous travailler
à rendre le monde digne de ses enfants.

Pablo Casals



ARS LONGA, VITA BREVIS

Chers amis,

Mes pensées souhaitent vous accompagner durablement dans votre vie de chanteurs, même si cette activité ne se concrétise que par une rencontre de deux heures hebdomadaires. Tout en sachant que ce n'est que la partie visible de notre travail, qui émerveille le spectateur au moment du concert final, comme les pirouettes apparemment symboles de la légèreté du danseur, mais qui couvre d'innombrables heures d'assiduité et d'effort.

Si nous nous attardions encore un instant sur la signification de cet amour commun pour le chant ! Le philosophe - esthète Michel Foucault regrettait que l'art ne concernerait que des objets : « Pourquoi des lampes et des vases sont-ils des objets d'art, et pas des vies ? » Il a oublié la musique, ou plus généralement le spectacle vivant, que l'on ne peut évidemment pas considérer comme des objets. Les concerts, le théâtre parlé ou chanté, la danse, ce sont des moments de vie, dont le souffle est donné par des artistes. Ceux-ci ne créent pas des objets, mais des êtres d'art. Des œuvres éphémères, certes, comme la vie, mais aussi pérennes, interprétations sans cesse renouvelées des grandes œuvres du répertoire. *Ars longa, vita brevis* — disent les anciens et ils ont raison. Mais si l'art peut illuminer et remplir une vie, cela en vaut bien la chandelle.

Nous construisons ensemble un programme de concert, que je signe et assume, mais ce n'est pas entière-

ment ma création. « Toutes proportions gardées » et tout en sachant que « comparaison n'est pas raison » je pense à ces élèves doués et anonymes de Léonardo, qui ont travaillé dans son atelier sous sa direction. Je pense que Léonardo leur doit beaucoup. C'est pour dire, que même dans une toile de maître il y a quelque chose de collectif, alors que dire d'une production musicale ? Si Léonardo a pu exceller et briller pendant un moment, ce n'est pas aussi, un peu, grâce à ces disciples ? Bien préparés, disciplinés et attentifs à ses consignes, ils lui ont permis l'accomplissement de son œuvre. La cohésion du travail collectif caché garantit la réalisation unitaire visible.

L'exemple des grands maîtres a toujours guidé nos pas et ce n'est pas en les ringardisant que nous deviendrons modernes. L'adaptation de leur façon de travailler à nos réalités contemporaines est possible, si l'on ne perd pas de vue la spécificité de la musique: si seul on va plus vite, ensemble on peut aller plus loin. Plus loin aussi à l'intérieur de nous-mêmes, pour notre accomplissement personnel, car plus notre œuvre nous ressemblera, plus elle sera vraie.

Tibère Popovici

Chef de chœur et chef d'orchestre

LE PÊCHEUR-POÈTE

Lorsque je me rends dans les écoles pour amener les enfants à s'exprimer dans leur propre langue, la langue de l'enfance encore neuve et spontanée, je tente pour commencer de donner avec eux un contenu commun à ces trois mots que sont : le poète, le poème et la poésie. Et pour cela j'ai recours à la métaphore de la pêche. Il s'agit de savoir qui est le pêcheur, ce qu'il pêche et dans quelles eaux ?

Nous convenons ensemble que le pêcheur-poète pêche des poissons-poèmes dans la mer-poésie, qu'il a besoin pour cela d'un filet et que celui-ci est constitué de mots.

La distinction entre le poème et la poésie apparaît alors plus clairement. Comme pour le poisson, il est possible de définir les contours du poème qui est contenu dans une page. La mer comme la poésie se livre moins facilement, c'est elle qui abrite le poisson-poème, son étendue est vaste, ses rivages parfois difficiles à atteindre, avec des falaises abruptes ou des criques secrètes.

Mais de quoi est faite cette mer-poésie ? J'essaie alors d'établir avec les enfants une liste de mots qui pourrait nous le dire. Voici l'une d'entre elles, composée avec les termes : création, univers, cosmos, origine, source, naissance, nature, feu, terre, eau, air, animaux, hommes, femmes, rêver, imaginer, aimer, sentiments, émotions, sensations.

Les enfants nous ramènent à un rapport premier avec le monde, un

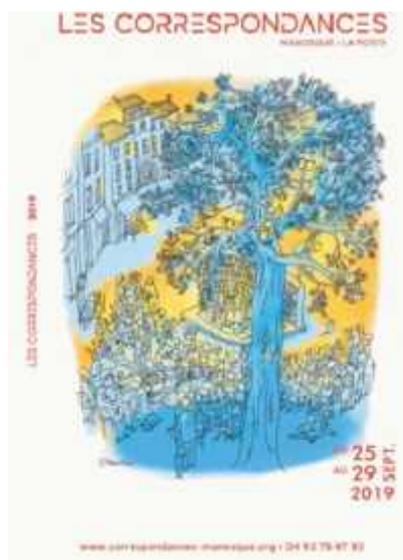
rapport cosmique où l'être est tout en expansion, à partir de ce qu'il peut imaginer, rêver, en étant guidé par ses émotions et sensations, tout comme par ses sentiments qu'il ne demande qu'à exprimer.

Dans cet élan originel, aucune intentionnalité de désobéissance, elle n'a pour l'instant pas sa raison d'être. Et dans le cadre scolaire où s'effectuent mes séances d'atelier d'écriture poétique je ne l'ai pas rencontrée non plus. Si des moments de chahut, plutôt joyeux d'ailleurs, ont eu lieu, jamais je me suis heurté à des résistances ou des refus. Peut-être parce que je conçois, comme Henri Thomas, le poème comme le lieu d'une délivrance et non comme celui d'une contrainte.

Jean-Luc Pouliquen



LA SÉLECTION DE LA GAZETTE



CITATIONS DE F. RICHAUDEAU

Trois principes pour apprendre à lire.

Le sens ou les sons ? Les deux évidemment, mais le premier étant prioritaire, le second intervenant en accompagnement (et non comme contrôle d'efficacité).

Dès le premier jour d'apprentissage : découvrir des phrases - aussi simples soient-elles - et non des mots isolés.

Une bibliothèque dans toutes les écoles et ouverte en permanence tous les jours ouvrables.
In « Façons de ... »

LES AMIS DE LA GAZETTE

- Pour nous donner votre sentiment sur cette Gazette.
- Pour nous proposer un article.
- Pour nous communiquer les adresses d'amis à qui envoyer notre Gazette.
- Pour recevoir La Gazette par internet en nous communiquant votre adresse courriel.
- Pour nous aider financièrement en adhérant à l'association de la Bibliothèque Richaudeau ou en faisant un don.

La Gazette de Lurs
Es.P.Pa.S
45, place René Cassin
04700 - SISTERON -
06 30 81 92 73
gazettelurs@orange.fr

Rédacteur en chef : Jean-Marie Kroczek
Comité de rédaction :
Yvette Richaudeau
Jean-Marie Kroczek
Alain Le Métayer
Dominique Grandpierre